

Au Festival des films du monde



Marcello Mastroianni et Nadia Mourouzi dans *L'Apiculteur*, de Théo Angelopoulos.

L'impérialisme japonais passe par les bordels

Angelopoulos : les ruches de Kronos

MARCEL JEAN

Douzième journée d'un festival qui, définitivement, en compte deux de trop, tout comme il compte beaucoup trop de films, d'ailleurs. On aurait bien vu le tout se terminer dimanche soir, tant l'épuisement se fait sentir chez les festivaliers et tant plusieurs dizaines de films parmi ceux projetés n'étaient pas dignes de figurer dans un grand festival. (Rappelons que Cannes, toutes sections confondues et sans compter le marché, totalise à peine 80 films, alors que le FFM en offre plus de 250.)

Heureusement, à l'heure où une atmosphère de fatigue bien légitime vient vicier l'air du Parisien et de la Place des arts, *L'Apiculteur*, de Théo Angelopoulos, est venu, indiquant aux festivaliers que rien ne sert de courir, qu'il faut savoir prendre son temps et que le miracle du cinéma ne tarde pas à être révélé pour qui sait attendre. En effet, dans la solennité de ses magnifiques plans-séquences, Angelopoulos a accompli, avec *L'Apiculteur*, une sorte de miracle d'épure, racontant pendant deux heures l'histoire d'un vieil homme (grandiose Mastroianni) qui reprend la route de ses ancêtres parce que pèse sur lui un passé trop

lourd (passé qui restera d'ailleurs secret au spectateur).

Absolument intact depuis *Le Voyage des comédiens* (1975), l'art d'Angelopoulos réside dans cette tension stupéfiante qu'il arrive à créer à l'intérieur du plan, conservant jusqu'au dernier instant un formidable suspense quant à ce qu'il finira pas révéler. Et l'attente du spectateur n'est jamais déçue, chaque plan offrant une surprise, un infime détail signifiant qui s'ajoute au précédent pour donner au film toute sa signification. Oeuvre d'une totale maîtrise, *L'Apiculteur* se regarde comme un objet rare et précieux qui fait figure d'exception dans le cinéma actuel.

Après un grand départ, la section « Hommage au cinéma japonais » s'est cruellement effondrée à l'approche du week-end avant de se relever avec la présentation du documentaire *The Emperor's Naked Army Marches On*, de Kazuo Hara, et celle de *Zegen*, de Shohei Imamura.

En effet, le cinéma basement commercial s'est d'abord amené au FFM avec la projection de deux pornos pudiques (la censure nipponne ne tolère pas la représentation du système pileux) : *Love Letter*, de Yoichi Higashi, et *Tokyo Bordello*, de Hi-deo Gosha, ainsi que celle d'un décevant film de science-fiction, *Tokyo Blackout*, de Toshio Masuda. Tout était donc au plus mal lorsque *Zegen* et *The Emperor's Naked Army Marches On* sont venus remettre les pendules à l'heure.

Réalisé par l'auteur de *La Ballade de Narayama*, vainqueur de la Palme d'or de Cannes en 1983, *Zegen* raconte l'histoire authentique d'un commerçant précurseur de l'impérialisme japonais qui mena à la guerre du Pacifique grâce à un réseau de bordels à travers l'Asie du Sud-Est. Vouant un culte aveugle à l'empereur, désireux de voir son travail reconnu par l'État (il réclame sans cesse des « bordels d'État »), le héros se trouve ici emporté dans une série d'aventures grotesques qui se terminent lorsque, devenu vieux, il accueille les soldats japonais venus envahir la Malaisie.

Iconoclaste à souhait, le film d'Imamura repose donc sur un merveilleux sujet. Un sujet avec lequel Imamura est familier, puisqu'il réalisait, en 1975, *Celles qui vont au loin*, un documentaire sur les Japonaises qui furent kidnappées au début du siècle pour servir de prostituées en Mandchourie. Commencant comme une grosse farce, le film devient peu à peu plus sérieux pour manquer de souffle lorsque tous les éléments de l'histoire sont en place. On comprend que la vraie bonne idée d'Imamura était son sujet, et qu'une fois ce sujet bien exposé, le film traîne en longueur, ne réservant que bien peu de surprises au spectateur.

Quant à *The Emperor's Naked Army Marches On*, il s'agit d'un documentaire aussi troublant que contestable, où un vieux soldat enquête sur la fusillade de deux hommes après la fin de la guerre. Le film de Kazuo Hara pose avec une rare cru-

dité d'importantes questions sur la guerre vue d'un point de vue japonais, et de non moins importantes questions sur le cinéma documentaire. Où la décence exige-t-elle que

l'on arrête de filmer ? Quelles sont les limites de la non-intervention ? Voilà deux des principales interrogations que soulève ce film gênant et prenant.

NICO PAPATAKIS

□ L'amour-haine du pays

MARCEL JEAN

Auteur de quatre films en 25 ans, Nico Papatakis est un cas unique au cinéma. Né en 1918 à Addis-Abeba, en Éthiopie, il a passé la majeure partie de sa vie en France et aux États-Unis. Pourtant, il persiste à se dire grec. « Je suis profondément grec. Né d'une mère éthiopienne, j'ai été rejeté par les autres enfants grecs et cela m'a profondément marqué. Mon père était le seul Grec d'Addis-Abeba à s'être marié avec une Éthiopienne. Encore aujourd'hui, les Grecs me considèrent comme un étranger. »

C'est un étrange mélange d'amour et de haine qui régit les rapports entre Papatakis et son pays. Un rapport aussi singulier que celui qui l'unit à la France. « Je vis dans ce pays depuis presque 50 ans. En plus, j'ai fait mes études chez les maristes, ce qui fait que ma culture est en grande partie francophone. Mais j'ai toujours vécu un rapport conflictuel avec la France. On dit que quelqu'un qui y travaille a été adopté par la France. Moi, j'ai refusé l'adoption, ce terme m'horripile. Et je veux démontrer que, sans avoir été adopté, je peux faire aussi bien qu'eux. »

Venu à Montréal pour présenter son récent film, *La Photo*, Papatakis ne semble pas avoir peur de la confrontation. « Il faut vivre et mourir debout, en se battant » : voilà une devise qu'il clame fort, du haut de ses 69 ans, alors qu'à cet âge, la plupart sont assagis depuis longtemps. Condamné à mort par les colonels, début 70, il n'a jamais eu peur de ses idées : « Sous le règne des colonels, je pensais que l'explosion de quelques grammes de plastique était plus importante qu'une manifestation ou un film. Cela m'a valu des problèmes. »

C'est cette intransigeance politique qui a mérité au cinéaste une carrière ponctuée de longs intervalles. Coproducteur de *Shadows*, premier film de John Cassavetes (aussi d'origine grecque), et producteur de *Un chant d'amour*, de Jean Genet, c'est en s'inspirant de l'affaire des soeurs Papin (qui avait donné *Les Bonnes*, du même Genet) qu'il réalisait son premier film, *Les Abysses*, en 1962. Puis ce seront huit années d'absence avant *Les Pères du désordre*, et un blanc de cinq années avant *Gloria mundi*.

C'est après ce dernier film, en 1975, qu'il décide d'abandonner le cinéma. « *Gloria mundi* était un film suicidaire. Il traitait de la torture au sens large en disant qu'à chaque fois qu'il y a un rapport de forces entre deux personnes, la torture intervient. L'idée de départ était qu'un film qui se veut révolutionnaire exige une rigueur semblable à celle de l'acte terroriste lui-même. J'avais donc fait le film en me disant qu'il ne fallait pas que le public adhère à un film sur la torture. Le film a été refusé par le public. Voilà pourquoi il s'agissait d'un acte suicidaire, débouchant logiquement sur mon retrait du cinéma. »

C'est à Jack Lang, ex-ministre français de la Culture, qu'on doit le retour de Papatakis à la réalisation. Offrant au cinéaste l'aide de l'État, il a été à l'origine de *La Photo*, film d'une lucidité incroyable sur les rapports unissant deux immigrants grecs vivant à Paris. Construisant son film comme une tragédie où le destin pousse l'homme à commettre un geste terrible de monstruosité, Papatakis démystifie, avec un jusqu'au-boutisme allant jusqu'à la cruauté, le rêve de bonheur naïf de Gérald Simos. « Quand j'étais gosse, à Addis-Abeba, il fallait de trois à quatre semaines de voyage pour venir de Grèce en Éthiopie. À cette époque, plusieurs faisaient venir des femmes sur la foi d'une simple photo. Un jour, alors que toute la ville attendait la future femme d'un célibataire, on a vu descendre du train une femme qui n'avait rien à voir avec la photo que l'homme était si fier de montrer. J'ai alors vécu le drame de ces deux personnes, celui de l'homme humilié et celui de la femme qui fut renvoyée chez elle. »

Sombre, désespéré, *La Photo* est un film réalisé sans aucune concession. « L'espoir ne veut rien dire, conclut Nico Papatakis. On doit aller jusqu'au bout de son propos. Le plus dur pour moi est de garder la ligne, car je ne travaille pas pour cette envie niaise du public d'avoir un rayon de soleil. »

Des images par ordinateur... qui dansent en français

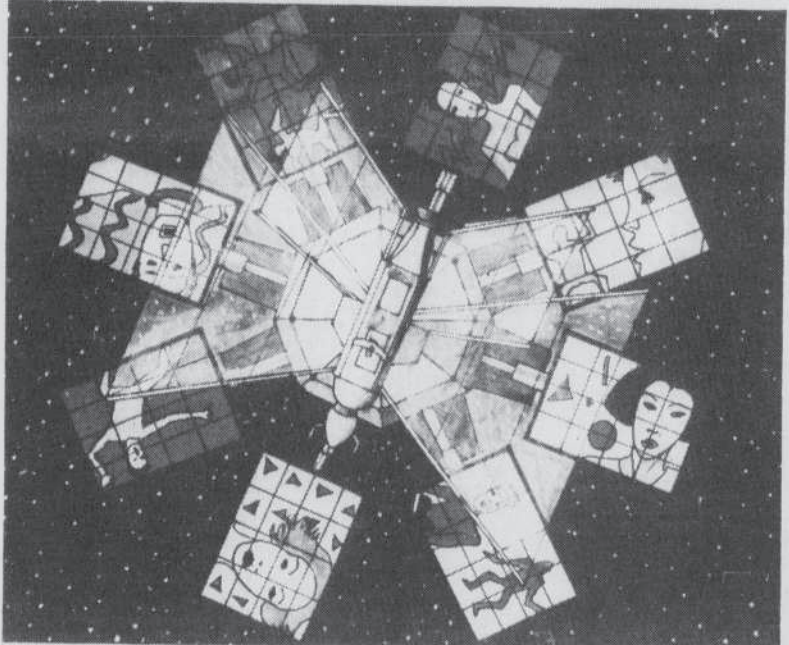
PAUL CAUCHON

Dimanche dernier, à Radio-Québec (dans le cadre d'une émission sur la francophonie, animée par Michel Rivard), les téléspectateurs ont pu voir avec surprise un *vidéo-clip* plutôt spectaculaire, qui veut démon-

trer la « force de frappe technologique » des pays francophones !

Cette vidéo de 12 minutes, *Le Chant des étoiles*, a été produite par la Cité des arts et des nouvelles technologies de Montréal, à partir d'un texte original de Luc Plamondon sur une musique de John Farley. Après

Voir page 13 : Des images...



Le ballet final du *Chant des étoiles*.

Mise au point

Dauman, Anatole, Français

(LE DEVOIR) — Le producteur français Anatole Dauman a fait savoir au DEVOIR que, contrairement à ce qui a été écrit dans l'édition du 29 août à son sujet, il est bien né à Varsovie en 1925 mais a quitté son pays d'origine à l'âge de six mois, et n'a plus dès lors quitté la France, où il a accompli ses devoirs civils, militaires et professionnels. M. Dauman souligne que sa croix de guerre 39-45, sa croix de combattant volontaire de la Résistance, et sa médaille des évadés de guerre 39-45 en font foi. Nos excuses.

Un dimanche soir au stade

Ce n'est pas tant ce pauvre Pagliaro, faisant sa rentrée devant 35.000 spectateurs qui jaserait, circulerait, comme si de rien n'était. Ce n'est pas tant Simon LeBon (de Duran Duran) faisant chavirer les petites secrétaires du parterre qui allaient retourner au bureau le lendemain matin un peu fripées. Ce n'est pas tant David Bowie, un des papes de la culture rock, chantant accroché à la dernière mode, celle de l'imagerie communiste (eh oui ! bonjour Lénine). Ce n'est pas tant cela qui m'a frappé, au stade olympique, dimanche soir.

Ce qui m'a frappé, c'est la bêtise de penser qu'on peut offrir (à \$ 30 le billet, toutes places) un spectacle de musique dans le plus grand vaisseau de béton au monde... même avec sa toile, en pensant éviter le naufrage.

Si vous n'avez pas passé une nuit dehors pour avoir les seuls billets corrects, ceux du parterre

devant la scène, pour écouter alors un spectacle de plus de quatre heures debout sur le devant d'une chaise de plastique, ne pensez plus aller au stade olympique pour un spectacle musical. C'est une aberration.

Déjà, dans les meilleures places des gradins, vous êtes trop loin, et la prestation des vedettes sur scène équivaut à des marionnettes de Salzbourg vues de l'autre côté du boulevard longeant le jardin où le castelet serait monté. Aux niveaux supérieurs, et pis à l'extrémité opposée de la scène, c'est le pôle Nord qui regarde Miami. Vous avez devant vous un petit concentré de lumières, au loin, dans la mire duquel on devine que des choses bougent. Pendant que la musique, perdue dans l'enceinte démesurée, a des sons de colère mal contrôlée qui vous paralysent.

Pagliaro, dimanche, avait devant lui du monde pour remplir

Wilfrid-Pelletier 15 soirs d'affilée. Un retour dont on parlerait encore dans 10 ans. Dimanche, cette foule, par les circonstances, vivait dans la distraction constante, Pagliaro ne représentant qu'une minuscule activité se déroulant dans un coin, en marge du brouhaha général. Pour le retour de Pag, on repassera...

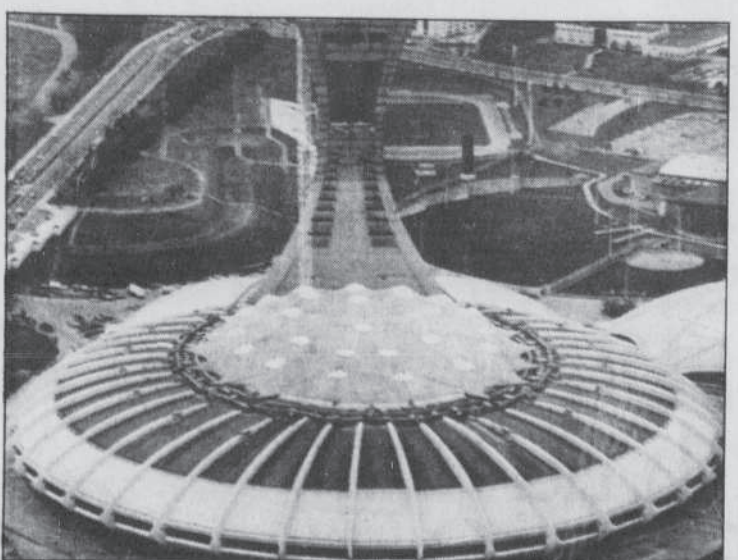
Duran Duran, c'est Simon LeBon habillé de blanc (donc une tâche identifiable pour les trois quarts de l'assistance), avec sa musique faite pour aplanir tous les problèmes de l'existence en ayant l'air de faire du bruit, et avec sa démarche de petite frappe pour filles de bureau en mal d'un grand ami. Le choc du stade, dans ce cas-là, est moindre. On se dit « bof »...

Il est fort, le choc, cependant, lorsqu'il s'agit de David Bowie, véritable artiste qui, même à la remorque des modes, arrive toujours à les transcender. Il a transcendé, dimanche, et même ébloui, mais pour 10.000 personnes sur 45.000. Les 35.000 autres, qui avaient payé le même tarif, n'avaient pas un mot à dire, rien à faire que d'assister, dans une sensation de lointain, d'inaudible, de terriblement passif au-dessus du tumulte, au cirque qui vous abat l'oreille et vous plisse les yeux... pour voir ce qui bouge là-bas.

En fait, ce dimanche rock, au stade le plus coûteux du monde, m'a confirmé dans ce que je pensais de l'édifice : il est conçu pour ce qui a été sa première fonction, une cérémonie d'ouverture (et éventuellement de clôture) de Jeux olympiques.

Les prochains, à Montréal, auront lieu dans le troisième millénaire, vers 2112 peut-être ? M. Drapeau était prévoyant !

— ROBERT LÉVESQUE



Pendant que Pagliaro et Bowie débattent, le vaisseau dort...

Francophonie

Le Sommet au petit écran

PAUL CAUCHON

À l'occasion du deuxième sommet de la francophonie, qui s'ouvre demain soir à Québec, les réseaux offrent un menu de télévision garni qui devrait gaver les plus compulsifs maniaques d'informations.

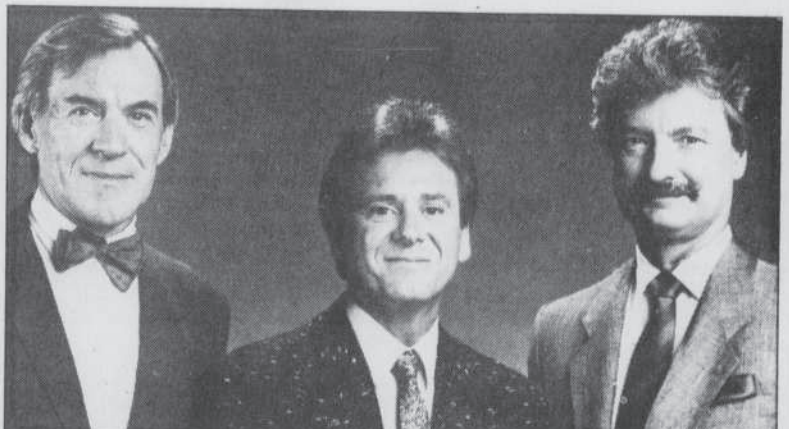
Après le retour au journalisme de René Lévesque, hier soir à TVA, après 27 ans de vie politique, mentionnons d'abord que l'ancien premier ministre du Québec animera la seconde moitié de ce diptyque, dimanche prochain à 22 h, avec une émission table-ronde qui fera le point sur le sommet et en dégagera les principales conclusions.

TVA et CFTM accordent évidemment une place au sommet dans leurs bulletins, mais Radio-Canada fera un effort intense en consacrant la quasi-totalité de ses émissions d'information et d'affaires publiques de la semaine à l'événement.

Radio-Canada présentera d'abord, du 1er au 4 septembre, trois émissions animées par Bernard Derome avec le concours d'André Bédard : aujourd'hui à 17 h, en direct, l'accueil des chefs d'État par le gouverneur général Jeanne Sauvé ; demain à 10 h, en direct du Grand Théâtre, la séance d'ouverture, l'arrivée des chefs d'État et quelques discours ; vendredi le 4, en fin d'après-midi, la séance de clôture, en direct du salon Rouge, suivie de la conférence de presse au Centre municipal des congrès. On fera un bilan en compagnie de quelques invités.

Au *Téléjournal*, tout au long de la semaine, Bernard Derome sera à Québec avec une importante équipe de journalistes.

Quant au *Point*, du 1er au 4 septembre, Pierre Nadeau et Simon Durivage mèneront, en direct de Québec, des entrevues avec les chefs d'État, et Jean-Paul L'Allier commentera le déroulement de la conférence.



Trois des animateurs de *Visions francophones* à Radio-Québec : André Payette (à gauche), Claude Saucier et Marc Laurendeau.

Radio-Canada offre à ses téléspectateurs deux émissions bien particulières en marge du sommet. Un *Génies en herbe*, samedi prochain à 19 h, alors que deux équipes formées de quatre jeunes provenant de pays différents (Belgique, Canada, Côte-d'Ivoire, France, Sénégal, Suisse, Tunisie et Zaïre) s'affronteront dans une rencontre amicale qui portera exclusivement sur la francophonie.

Quant à la première édition du nouveau « music-hall » animé par Jean-Pierre Ferland, dimanche prochain à 19 h, *L'Autobus du show-business*, elle rendra hommage à la francophonie avec une émission intitulée « Il faut bien vivre quelque part », mettant en vedettes des artistes comme Julien Clerc, Daniel Lémire, Jean Lapointe, Robert Paquette, Claude Gauthier, Richard Séguin, Edith Butler, Priscilla, Geneviève Paris et la Compagnie créole.

De son côté, Radio-Québec offrira une couverture originale du sommet. Dès ce soir et jusqu'à vendredi, on présente, à 20 h, *Visions francophones*. L'originalité de l'émission vient de ce qu'on a « marié » pour l'occa-

sion des collaborateurs des émissions *Nord-Sud* et *Téléservice*. De nombreux journalistes et chroniqueurs de deux émissions présenteront des reportages sur les différentes problématiques du sommet, les industries de la langue, les industries de la culture et des communications, l'agriculture, la science et le développement technologique, l'énergie, le rôle des femmes et des jeunes, etc.

Samedi le 5 à 19 h, Radio-Québec présente *Sur la même longueur d'ondes*, un spectacle constitué du jumelage de l'ouverture des festivals d'été de Québec et de La Rochelle en juillet dernier, avec un hommage à Léo Ferré.

Radio-Québec termine le tout avec *Vingt ans de chansons*, dimanche prochain à 19 h 30. Enregistré au dernier Festival d'été de Québec, ce spectacle de 90 minutes offrira des performances de Michel Rivard, Marie-Michèle Desrosiers, Louise Forestier, Fabienne Thibeault, Robert Charlebois, Francis Cabrel et Jean-Guy Moreau.